



BATMAN, LE DÉFI

FICHE TECHNIQUE

BATMAN, LE DÉFI (BATMAN RETURNS)
USA - 1992 - 2h06 - Couleurs

Réalisation : Tim Burton
Scénario : Daniel Waters
Sujet original : Daniel Waters, Sam Hamm d'après les personnages de *Batman* créés par Bob Kane
Image : Stefan Czapasky
Effets spéciaux : Chuck Gaspar
Décors : Bo Welch
Direction artistique : Tom Duffield, Rick Heinrichs
Montage : Chris Lebenzon
Costumes : Bob Ringwood, Mary Vogt
Son : Peter Hliddal
Musique : Danny Elfman
Production : Tim Burton, Denise Di Novi
Distribution : Warner Bros.

Interprétation :

Michael Keaton : Batman/Bruce Wayne
Danny De Vito : O. Coplebot/Pingouin
Michelle Pfeiffer : Selina Kyle/Catwoman
Christopher Walken : Max Schreck
Michael Gough : Alfred
Michael Murphy : le maire
Cristi Conaway : Ice Princess
Andrew Bryniarski : Chip
Pat Hingle : préfet de police Gordon
Vincent Schiavelli : l'organiste
Steve Witting : Josh
Jan Hooks : Jen

FILMOGRAPHIE

1982 : *Vincent* (id., court-métrage)
1984 : *Frankenweenie* (id., court-métrage)
1985 : *Pee-Wee's Big Adventure* (id.)
1988 : *Beetlejuice* (id.)
1989 : *Batman* (id.)
1990 : *Edward aux mains d'argent* (*Edward Scissorhands*)
1992 : *Batman, le défi* (*Batman Returns*)
1993 : *L'étrange Noël de Mr. Jack* (*Tim Burton's The Nightmare Before Christmas*) de Henry Selick - producteur et auteur du sujet original
1995 : *Ed Wood* (id.)
1995 : *Conversations With Vincent* (documentaire)
1997 : *Mars Attacks !*
1999 : *La légende du chevalier sans tête* (*Sleepy Hollow*)



SYNOPSIS

Gotham City tremble de peur. La ville est depuis plusieurs mois victime de clowns qui sèment la terreur. Dirigés par le Pingouin, les malfaiteurs pillent, agressent, tuent. Qui est le Pingouin ? C'est une aberration de la nature que ses parents voulurent noyer et qui fut recueilli par des pingouins du zoo de Gotham. Il voue son existence au mal, aidé par le milliardaire Max Schreck. Batman, le mystérieux justicier, est prêt au combat. Mais il doit aussi faire face à Catwoman...

LE RÉALISATEUR

TIM BURTON
Né à Burbank (Californie) en 1959, Tim Burton se passionne dès l'enfance pour la bande dessinée et le cinéma d'horreur, qui resteront deux de ses principales sources d'inspiration. Il fait ses études au California Institute of the Arts grâce à une bourse Disney, où il travaille notamment sur *Rox et Rouky* et *Taram et le chaudron magique*. C'est également là qu'il réalise en 1982 son 1^{er} court-métrage d'animation : *Vincent*, en hommage à l'idole de son enfance, Vincent Price.
En 1984, Tim Burton signe, toujours chez Disney, le court-métrage *Frankenweenie*, un hommage burlesque à Frankenstein, où l'on voit un jeune garçon ressusciter son chien selon les méthodes du célèbre docteur.
Après avoir quitté le studio, Burton, en 1985, dirige son 1^{er} long métrage, *Pee-Wee's Big Adventure*, un triomphe international pour son scénariste-interprète Pee-Wee Herman. *Beetlejuice*, avec son humour grinçant et ses surprenantes trouvailles visuelles confirment l'extrême originalité de son talent.
En 1989, il réalise *Batman* et propose une vision nouvelle du mythique justicier masqué, puis il signe avec *Edward aux mains d'argent*, son 4^{ème} long métrage. Après cet apologue féérique sur la solitude de l'artiste, il retrouve le justicier masqué sur *Batman, le défi*, film d'inspiration noire et expressionniste.

Pourquoi avoir choisi les personnages de Catwoman et du Pingouin ? Il y avait bien d'autres adversaires possibles pour Batman.

Bien sûr, mais j'étais très intéressé par le thème de l'animalité chez ces trois personnages : la chauve-souris, le chat et le pingouin. Qu'ils soient ainsi tous les trois associés à un animal créait des liens entre eux. Cela renforçait également les thèmes de la non-intégration et de la double personnalité, qui sont très importants dans l'univers de Batman. Je pouvais également aborder à travers eux la notion d'instinct animal, qui m'a toujours passionné.

De quelle manière le personnage du Pingouin a-t-il imprimé sa marque au film tout entier ?

Ce qui me plaît dans l'univers de Batman, contrairement à celui de Superman, c'est que tout n'est pas blanc ou noir. On est en permanence à la limite des deux, et d'une certaine manière, c'est tout à fait représentatif de ce qui se passe aux Etats-Unis. Dans ce contexte, les méchants sont beaucoup moins méchants, ce qui est très dérangeant pour le personnage de Batman, lequel ne sait plus très bien où il en est lui-même. Aller plus loin dans cette idée de l'ambivalence a été un moteur pour moi lors de l'élaboration du script, et le Pingouin constituait en cela le support idéal, beaucoup plus que le Joker du premier film qui était, lui, un personnage plus tranché.

Le Pingouin, avec sa silhouette à la Pickwick, évoque l'univers de Dickens auquel vous semblez avoir pensé également pour l'ouverture du film, avec cet enfant jeté aux égouts pendant la nuit de Noël...

J'ai toujours beaucoup aimé Dickens. Nous ne nous y sommes pas référés consciemment, mais il est vrai qu'en voyant le film fini on y pense. Chez Dickens, les personnages sont toujours très hauts en couleurs et en même temps ils ont une sorte d'étrangeté qui m'a toujours attiré, un peu comme ces héros de contes de fées qui affichent à travers leur mise ce qu'ils sont réellement à l'intérieur. C'est très symbolique et je retrouve ça chez les personnages de *Batman*.

En voyant la Gotham City de Batman, le défi on pense également à la vision presque expressionniste qu'avait Dickens de la ville moderne dans des livres comme *A Tale of Two Cities* ou *Barnabey Rudge*.

Chez moi, l'expressionnisme ne vient pas d'un goût prononcé pour les formes bizarres, mais il correspond tout d'abord à un besoin d'intériorisation et d'évasion qui remonte à l'enfance : l'idée d'avoir un lieu à soi, même malsain, ce genre de chose... ensuite, l'expressionnisme est une composante de l'univers de *Batman*, cette ville que l'on montre toujours de nuit, comme si l'on se trouvait dans la tête de quelqu'un : c'est ça l'expressionnisme pour moi, l'idée d'un monde intérieur, d'une arène où rôdent des hommes-animaux. C'est le monde de *Batman*.

propos recueillis par Michel Ciment et Laurent Vachaud, Positif n°379, septembre 1992



ENTRETIEN



1939 : Première histoire de Batman, dessinée par Bob Kane sur un scénario de Bill Finger, dans le n°27 de "Detective Comics".

1940 : Création de son jeune auxiliaire Robin (Dick Grayson) dans le n°38 de "Detective Comics". Premier numéro du comic book *Batman*, où apparaissent deux des principaux adversaires du justicier masqué, Catwoman et The Joker.

1941 : Création d'un autre redoutable adversaire, The Penguin, dans le n°58 de "Detective Comics".

1943 : Première adaptation en comic strip dans la presse par McClure Syndicate. La série prendra fin en 1946. Sortie sur les écrans du serial en quinze épisodes *Batman*, réalisé par Lambert Hillyer (Columbia).

1949 : Serial en 15 épisodes *Batman and Robin*, réalisé par Spencer Bennet (Columbia).

1952 : Première aventure commune de Batman et Superman dans le n°71 de "World's Finest Comics".

1957 : Les histoires de Batman évoluent vers la science-fiction avec la multiplication d'extra-terrestres et de créatures fantaisistes. 1961 : Création d'une première Batgirl dans le n°139 de "Batman".

1964 : Période dite du "New Look" sous l'impulsion de l'éditeur Julius Schwartz qui favorise un retour aux thèmes classiques d'un Batman justicier de la nuit.

1966 : Série télévisée de cent vingt épisodes produite par William Dozier pour ABC. Elle se termine en 1968 après avoir provoqué une vague de batmania. Son esprit parodique et son style dérivé du Pop Art vont influencer le contenu des comic books.

Batman, film de Leslie Martinson (Fox), dérivé de la série, avec les mêmes acteurs principaux.

Nouvelle adaptation en comic strip par le Ledger Syndicate. Elle prendra fin en 1974. 1967 : Création d'une nouvelle Batgirl dans le n°359 de "Detective Comics".

1968 : Apparition du premier Batman animé dans *The Batman/Superman Hour*, émission CBS dont la première partie est consacrée à Superman et la seconde à Batman.

1969 : *The Adventures of Batman*, nouvelle série animée CBS.

Dans les comic books, retour au mystère et à la violence avec le scénariste Dennis O'Neil qui joue la carte d'un réalisme social. Mais la série va connaître un phénomène d'usure qui se poursuivra jusqu'au milieu des années 80.

1973 : *Superfriends*, série animée par Hanna Barbera sur ABC avec divers 'superhéros' dont Batman et Robin.

1977 : *The New Adventures of Batman*, sur CBS, une série de dessins animés (Fimation Production) qui, plus de dix ans après, cherche à renouer avec l'esprit de la série télévisée.

1979 : *Legends of the Superheroes*, deux téléfilms (Challenge of Superheroes et *Superheroes' Roast*) de William Carruthers dans lesquels figurent Batman et Robin interprétés par les deux vedettes (Adam West et Burt Ward) de la série télévisée de 1966.

1984 : Création d'un nouveau Robin (Jason Todd) en comic books.

Superfriends: The Legendary Superheroes Show : production Hanna-Barbera pour ABC, avec notamment Batman et Robin. 1986 : Dennis O'Neil, devenu responsable éditorial, renouvelle le mythe. Le scénariste et dessinateur Frank Miller publie *The Dark Knight Returns* dont le héros, vindicatif et désillusionné, est un Batman vieilli de 20 ans.

1987 : Dans le fascicule *Batman: Year One*, Frank Miller et le dessinateur David Mazzucchelli donnent une version extrêmement noire des origines de Batman et Catwoman.

1989 : *Batman*, film de Tim Burton (Warner).

Troisième adaptation en Comic strip par le Creators Syndicate. Elle se termine en août 1991. Après la mort de Jason Todd, tué par le Joker, apparition d'un nouveau Robin (Tim Drake) en comic books.

1991 : *Arkham Asylum*, œuvre du dessinateur David McKean et du scénariste Grant Morrison qui fait de Batman un être obsédé et malade, progressivement détruit par son désir de vengeance.

1992 : *Batman Returns*, film de Tim Burton. *Batman: The Animated Series* (Warner), série télévisée animée pour Fox Children Network.

1993 : Un nouveau Batman (Jean Paul Valley) apparaît dans le n°500 de "Batman", tandis que l'ancien poursuit ses propres exploits.

Batman: Mask of the Phantasm, dessin animé de long métrage, initialement destiné à la vidéo, est également distribué en salles. 1995 : *Batman Forever*. Film de Joel Schumacher (Warner).

1997 : *Batman and Robin*. Film de Joel Schumacher (Warner).

“

Ce qui importe dans *Batman Returns* n'est pas tant la suite, quasi obligée, donnée au sixième plus gros succès commercial de tous les temps, que l'approfondissement, quasi obsessionnel, d'un univers infiniment personnel.. La continuité d'inspiration qui mène Tim Burton de masque en masque, de corps mutant en corps étrange, de Pee Wee en Joker puis d'Edward en Catwoman, relève d'un entêtement non seulement "auteuriste" (Burton est sans doute le plus "auteur" des jeunes cinéastes américains : un coup d'œil suffit à reconnaître son univers) mais aussi parfaitement réjouissant. La manière dont le cinéaste joue avec ses visions tout en les menant, à chaque reprise, à leur terme le plus radical, me semble en effet un constant appel lancé au spectateur à venir partager le jouet puis à le détruire ensemble. C'est pour cela qu'il est si excitant de voir un film de Burton, puis d'écrire à son propos : une complicité ludique anime cet échange. Ce fil tissé de film en film à travers des œuvres aux économies très différentes, ce complot à chaque fois proposé entre l'auteur et le spectateur, s'apparente à une logique implacable, celle de l'entêtement enfantin. Non seulement Burton tente d'arracher à chacun de nous une part plus ou moins cachée et bridée de notre désir de jouvence, mais il travaille littéralement l'enfance, menant avec tout le sérieux qu'il convient en de pareils rêves ses personnages jusqu'au bout de leur métamorphose et de leur grimage.

Antoine de Baecque, Cahiers du cinéma n°458, juillet/août 1992



“

Les visages, comme les façades des maisons trop avenantes et aseptisées, sont l'un des thèmes récurrents du cinéma de Tim Burton, comme de celui de David Lynch, où l'apparente banalité du quotidien voile un univers monstrueux. Ainsi, l'être le plus dangereux n'est pas celui dont on peut lire les intentions sur le visage (le Pingouin ou Catwoman), mais celui qui cache ses désirs derrière une apparence inoffensive, comme le Joker, Max ou les clowns assassins du cirque du Triangle rouge, qui tuent et pillent, le visage fendu d'un large sourire. Le visage - même peint - est un masque vivant qui voile les pensées. Au contraire, le masque porté exprime la vérité profonde des désirs. De fait, Batman comme Catwoman tentent d'effrayer leurs ennemis tout en traduisant leur être le plus profond, leur part d'ombre (Batman, inflexible derrière son heaume, Catwoman, lascive et sensuelle dans sa combinaison). Dès lors, c'est lorsqu'ils sont à visage découvert qu'ils se masquent. Ainsi, au bal masqué de Max, tout le monde porte un déguisement, sauf eux puisqu'ils portent un masque intérieur. Lors de la confrontation finale, Batman tente de tomber les masques et arrache le sien. Il cherche, par ce geste, à retrouver l'unité de sa personne, manifestant ainsi que son invulnérabilité n'est que psychologique.

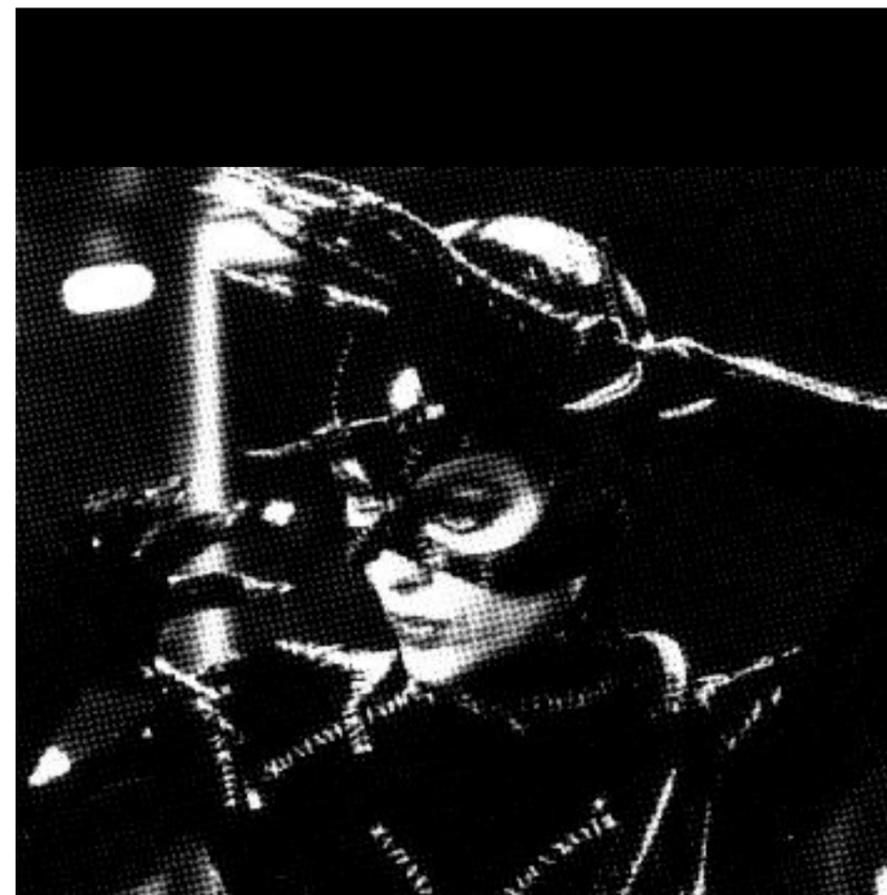
Thomas Bourguignon, Positif n°379, septembre 1992

L'Amérique existe en grande partie par l'image qu'elle se donne d'elle-même et qu'elle renvoie aux autres. Burton, pour mieux en capter les signaux et les messages, prend le parti de refléter cette réalité en créant un univers fantaisiste proche du conte de fée ou de Noël : il neige souvent chez Burton et même sur le sigle de la Warner Bros. Tout en conservant un récit simple et un regard amusé, il peut ainsi aborder des thèmes profonds et universels où se rejoue la lutte éternelle du bien et du mal, de la vie et de la mort, du passé et du présent. Les personnages qui incarnent cette lutte sont issus d'une imagerie empruntant ses traits aux héros de BD et de films fantastiques - eux-mêmes inspirés de modèles mythologiques plus anciens. Ils ont donc un aspect intemporel d'où est exclue toute psychologie, ce qui vient renforcer leur façade lisse (mais non sans profondeur). Si tout le monde semble gentil et vivre dans un monde sans complexité, c'est qu'au royaume de l'artifice, il s'agit de faire bonne figure et de refouler la part mystérieuse et ténébreuse tapie en chacun de nous. Ce dont se charge toute une galerie de personnages qui n'existent que par leur apparence (Delia Deetz dans *Beetlejuice*, la nymphomane d'Edward aux mains d'argent) voire même leur sourire (la guide du Fort Alamo dans *Pee-Wee's Big Adventure*). L'occasion également pour Burton de broser le portrait à la fois féroce et amusant de la middle-class américaine dont les représentants, à force de sympathie forcée, deviennent inconsistants. Dans les petites villes où tout le monde se connaît, le voisin peut rapidement se transformer en ennemi. Pour se préserver de cette menace, de cette intrusion dans l'intimité du foyer familial, il faut donc présenter une image respectable. Les voisins, chez Burton, sont donc condamnés à arroser leur jardin ou à tailler des haies (...)

Le dyptique *Batman* brouille encore un peu plus les pistes en déplaçant l'action à l'échelle gigantesque d'une mégapole et en présentant des personnages à deux faces : rentier / justicier solitaire, secrétaire / femme féline, financier / vampire ou fou du roi. Cette fois, le voisin, qui représentait déjà l'opinion publique, a pris la forme d'une foule anonyme et aveugle dont l'opinion est tout aussi manipulable et réversible. Le combat continue de se jouer au niveau des représentations, de l'image. Batman marque sa présence par sa signature, sa griffe et Joker est bien conscient qu'il doit affûter les siennes s'il veut vaincre l'homme / chauve-souris. Les médias tout-puissants assurent la primauté du contenant sur le contenu. Batman précipite ainsi la chute de l'homme-pingouin en brouillant les ondes émettrices de son discours officiel. Pour être rappelé, pour effectuer son retour (*The Return* étant le titre de la deuxième partie du dyptique), Batman doit dorénavant devenir pur signal visuel, rayon lumineux dans la nuit, facilement transformable en logo de campagne publicitaire.

Dans *Batman, le défi*, il s'agit encore de signer sa présence par une marque instantanément identifiable, par une griffe. Et à ce jeu-là, la féline Catwoman est la seule qui puisse mettre en péril la mâle supériorité du justicier solitaire, comme semble le confirmer ce dernier plan où sa silhouette sculptée dans le cuir vient défier le signal lumineux de la chauve-souris. Une Amérique trop narcissique, semble nous dire Burton, risque de se perdre dans sa propre contemplation. Le Joker, en empoisonnant les produits cosmétiques, s'attaque ainsi à la racine du mal. Et quand le sigle "Hello there" du néon rose fluo se transforme, après la prise de conscience de la secrétaire, en "Hell here", on comprend alors avec elle, mais peut-être trop tard, que l'enfer n'est pas à chercher ailleurs. Il est ici en Amérique.

Laurent Verdier, L'Ange Exterminateur n°4, mars 1997



Batman, le défi de Tim BURTON



Plan-séquence est une opération dirigée par Sylviane Fessier, animée par Laurent Verdier et soutenue par le Conseil Général de la Somme, la D.R.A.C. de Picardie, l'association E.C.R.A.N. et la ville d'Amiens. Fiche élèves réalisée par Laurent Verdier et mise en page par Laurent Hanquez Impression : imp. VALADE -Amiens- Tél. : 03 22 53 25 25

Ensemble des Cinémas de Recherche Associés du Nord
16, rue Boissy d'Anglas 59000 LILLE
tél. : 03.20.93.04.84-fax : 03.20.09.79.39